



# Société française d'héraldique & de sigillographie

---

<b>Titre</b>	Jeux de miroir. Le sceau princier au Moyen Âge (XI <sup>e</sup> -XIV <sup>e</sup> siècle)
<b>Auteur</b>	Laurent MACE
<b>Publié dans</b>	<i>Revue française d'héraldique et de sigillographie – Chronique bibliographique</i>
<b>Date de publication</b>	février 2022
<b>Pages</b>	5 p.
<b>Dépôt légal</b>	ISSN 2606-3972 (1 <sup>er</sup> trimestre 2022)
<b>Copy-right</b>	Société française d'héraldique et de sigillographie, 60, rue des Francs-Bourgeois, 75003 Paris, France
<b>Directeur de la publication</b>	Jean-Luc Chassel

---

## Pour citer cet article

Caroline SIMONET, « Laurent Macé (dir.), « *Jeux de miroir. Le sceau princier au Moyen Âge (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)* », *Revue française d'héraldique et de sigillographie – Chronique bibliographique*, 2022-1, février 2022, 5 p.

[http://sfhs-rfhs.fr/wp-content/PDF/RFHS\\_CB\\_2022\\_001.pdf](http://sfhs-rfhs.fr/wp-content/PDF/RFHS_CB_2022_001.pdf)

**REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE  
ET DE SIGILLOGRAPHIE**

*Adresse de la rédaction* : 60, rue des Francs-Bourgeois, 75141 Paris Cedex 03

*Directeur* : Jean-Luc Chassel

*Rédacteurs en chef* : Caroline Simonet et Arnaud Baudin

*Conseiller de la rédaction* : Laurent Macé

*Comité de rédaction* : Clément Blanc-Riehl, Arnaud Baudin, Pierre Couhault,  
Jean-Luc Chassel, Dominique Delgrange, Hélène Loyau, Nicolas Vernot

*Comité de lecture* : Ghislain Brunel (Archives nationales), Jean-Luc Chassel (université Paris-Nanterre),  
John Cherry (British Museum), Marc Gil (université Charles-de-Gaulle-Lille III), Laurent Hablot  
(EPHE), Laurent Macé (université Toulouse-Jean-Jaurès), Christophe Maneuvrier (université de Caen),  
Christian de Méringol (musée national des Monuments français), Marie-Adélaïde Nielen (Archives  
nationales), Michel Pastoureau (EPHE), Michel Popoff (BnF), Miguel de Seixas (université de Lisbonne),  
Inès Villela-Petit

**ISSN 1158-3355**

et

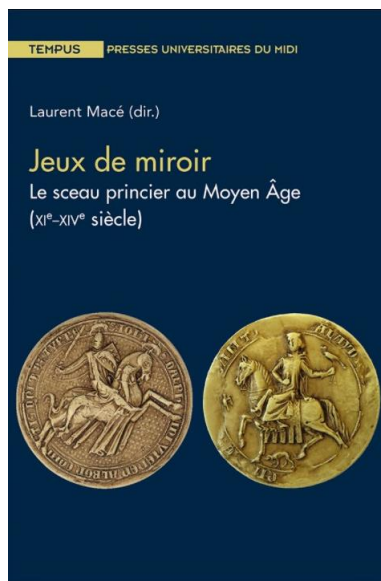
**REVUE FRANÇAISE D'HÉRALDIQUE  
ET DE SIGILLOGRAPHIE  
ÉTUDES EN LIGNE**

**ISSN 2006-3972**

© **Société française d'héraldique et de sigillographie**

SIRET 433 869 757 00016

Laurent Macé (dir.), *Jeux de miroir. Le sceau princier au Moyen Âge (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle)*, Toulouse, Presses universitaires du Midi, 2021, 16 x 24 cm, 295 pages, ISBN : 978-2-8107-0738-6. Prix : 28 € (couverture souple).



Cet ouvrage est l'aboutissement d'une journée d'étude organisée par Laurent Macé, professeur à l'Université de Toulouse et spécialiste de la sigillographie méridionale, sur le thème *Le sceau princier au Moyen Âge (XI<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle). Une certaine image de soi ?* (Toulouse, 30 septembre 2016, Université Toulouse Jean-Jaurès - laboratoire FRAMESPA-Terrae). Publié avec le soutien du Département d'histoire de l'Université Toulouse-Jean Jaurès et de la Société française d'héraldique et de sigillographie, ce volume présente huit contributions organisées autour de deux axes (voir le sommaire *infra*) : « Lignages comtaux en mutation : ancrages, transmissions, innovations », puis « Des Brabançons et des Capétiens : modèles, influences, transferts ». La question de la circulation des images sigillaires et du rayonnement que certaines ont pu avoir auprès de groupes de sigillants est au cœur des travaux présentés. Des photos de qualité agrémentent les

articles, supports indispensables et bienvenus pour un livre qui aborde largement les choix iconographiques des sigillants.

Après un avant-propos de Laurent Macé rappelant l'état de la recherche en sigillographie en France, Guilhem Dorandeu-Bureau (Université Paris I Panthéon-Sorbonne) offre une étude fouillée et contextualisée du double-scellement d'un acte du comte Henri de Monte Sant'Angelo daté de 1098. Dans cette région des Pouilles, sur laquelle l'auteur prépare une thèse, s'entrecroisent autour de 1100 les usages sigillaires lombards, byzantins, arabes, normands. Le scellement d'une charte de fondation par un sceau de cire rivé et d'une bulle appendue, tous deux ayant appartenu au comte Henri, est analysé et éclairé grâce au contexte politique du temps (influence très théorique de l'Empire byzantin, rivalité avec les ducs de Pouilles). Ce mode de scellement, transitoire, renvoie aux usages des ducs, manière pour le comte d'affirmer son indépendance tant vis-à-vis des Normands que des Byzantins. Les choix iconographiques sur les trois sceaux que posséda le comte sont également mis en perspective : l'aigle est abandonnée au profit de saint Michel, patron de Monte Sant'Angelo dont la figure est progressivement mise en avant dans les titulatures. Les légendes sont analysées finement, mises en parallèle avec les titres que le comte porte sur les actes mais aussi avec l'habitude byzantine d'attribuer des dignités aux potentats italiens afin de s'attacher leur fidélité. L'influence des manières des clercs rédigeant les

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

actes n'est pas oubliée. Parmi les annexes, on trouvera un catalogue des actes (15) et sceaux du comte Henri, complété des mentions de souscription (7).

Yoann Solirenne (Université Toulouse-Jean Jaurès) livre deux articles consacrés pour le premier à Hugues III de Bourgogne et pour le second à Humbert I<sup>er</sup> de La Tour du Pin, devenus à un siècle d'intervalle comtes d'Albon par leurs mariages avec les héritières du Viennois. L'auteur présente tout d'abord le grand sceau biface qu'Hugues, duc de Bourgogne, utilisa après son mariage avec Béatrice d'Albon en 1183. Si l'avvers est gravé classiquement d'un équestre de guerre, le revers est illustré d'une construction qui est l'objet véritable de l'étude. Un exergue indique qu'il s'agit du palais de Vienne – l'auteur ne dit rien sur la titulature déployée dans les légendes. La composition de l'image renvoie aux bulles impériales tandis que la nature de la construction – un palais – évoque un pouvoir princier, et non simplement comtal. Yoann Solirenne prend soin à cette occasion de rappeler les précautions nécessaires autour de la notion de modèle en sigillographie. Il souligne les liens familiaux prestigieux du duc afin d'éclairer son choix sigillaire et met en perspective la représentation du palais de Vienne avec la titulature de comtes palatins qu'adoptent les Champenois et la présence du Palais Narbonnais sur les sceaux des comtes de Toulouse à cette époque. En rébellion contre le roi de France pour ses terres de Bourgogne, Hugues III se rapproche de l'empereur dont dépendant ses terres d'Albon. Pour l'auteur, l'image du revers de son sceau biface n'est pas le simple portrait d'une capitale aux origines antiques et royales prestigieuses. Elle traduit la proximité du nouveau comte avec l'empereur, sa distanciation du Capétien, ses prétentions à un pouvoir princier, sa légitimité enfin au titre de comte d'Albon, reçu de son épouse. A l'inverse d'Hugues III dont le sceau souligne la rupture avec le pouvoir royal français, le nouveau comte d'Albon et dauphin de Viennois Humbert I<sup>er</sup> de La Tour utilise, à partir de 1294, un sceau dont le style tranche avec ses prédécesseurs et se rattache à la production capétienne. Marié en 1282 avec Anne d'Albon, dauphine de Viennois, confronté à l'hostilité des comtes de Savoie et des ducs de Bourgogne inquiets de sa puissance, Humbert I<sup>er</sup> s'allie aux ennemis de ses adversaires, notamment le roi de France. Afin d'étayer son propos, l'auteur détaille dans un premier temps les caractéristiques des sceaux équestres princiers des fils et petits-fils de saint Louis, puis les traditions sigillaires des La Tour du Pin. Humbert I<sup>er</sup> a possédé pas moins de huit matrices de sceaux armoriaux avant de commander un sceau équestre accompagné d'un contre-sceau. L'auteur ne précise pas si le comte posséda des sceaux pendant sa carrière ecclésiastique, abandonnée du fait de la mort de son frère aîné. L'influence capétienne se traduit dans le style de la gravure du sceau équestre – sans doute réalisé par un artisan parisien – mais pas dans l'émblématique qui valorise le Dauphiné et les origines de La Tour. L'auteur, au travers de ces deux chapitres fouillés, souligne l'importance d'une étude approfondie du contexte lignager et politique pour saisir les choix sigillaires des comtes d'Albon dont les possessions formèrent longtemps une marche entre la France capétienne et l'Empire. Notons l'usage du terme « biface » également pour des grands sceaux accompagnés d'un contre-sceau, qui crée la confusion pour un lecteur non averti.

Laurent Macé (Université Toulouse-Jean Jaurès) livre l'analyse détaillée et instructive de l'empreinte d'un sceau conjoint du dernier comte raimondin de Toulouse et de la ville de Marseille, connu uniquement d'après un dessin moderne. Il décrypte les approximations mais aussi les informations fiables de cette source indirecte en s'appuyant sur les autres sceaux du comte Raimond VII et de Marseille, ainsi que sur ceux des villes d'Arles et Avignon, et des évêques de la cité phocéenne. Le contexte troublé des années 1230-1240

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

qui oppose les bourgeois de Marseille à leurs évêques et au comte de Provence Raimond Bérenger est exposé, sans oublier la rivalité avec Arles. Celle-ci se traduit en particulier sur la plupart des sceaux des deux cités par l'usage de vers léonins aux accents guerriers. Le comte de Toulouse est parvenu brièvement à s'imposer à la tête de la ville de Marseille aux dépens des prélats et du comte de Provence. L'auteur démontre que le dessin témoigne de l'existence d'un sceau équestre de Raimond VII pour la seigneurie de Marseille entre 1236 et 1243, confié à un vignier et utilisé à l'occasion en empreinte biface avec un nouveau sceau monumental de la commune de Marseille. L'image du sceau de Marseille reprend celle des revers des bulles communales connues par ailleurs et délaisse totalement saint Victor, remplacé à l'avant par la figure équestre du comte. Ce choix, loin de soulever le doute quant à la fiabilité du dessin, est au contraire porteur d'un message fort : la protection séculière de la ville réside entre les mains du comte de Toulouse, figuré à l'avant de l'empreinte biface, l'unité des bourgeois est matérialisée par la fortification accompagnée d'une légende, cette fois-ci lapidaire, qui semble répondre à la légende du revers des bulles épiscopales. La situation de Marseille est mise en parallèle avec celle de Millau qui, sous domination du roi d'Aragon, eut aussi un sceau biface combinant les images des bourgeois et du souverain. Cette contribution fait ressortir l'importance des dessins de sceaux, sources indirectes mais dont l'analyse contextualisée et distanciée est riche d'enseignements.

Adeline Vaysset (Université Toulouse-Jean Jaurès) livre ici deux articles consacrés aux femmes. Dans le premier, elle s'attache à éclairer les choix héraldiques et typologiques de quatre héritières : les sœurs Moncade, filles du vicomte de Béarn Gaston VII mort en 1290. Le contexte familial est tendu : en l'absence d'héritier de Constance, deux des sœurs – Marguerite, comtesse de Foix, et Mathe, comtesse d'Armagnac, – se déchirent autour de sa succession. Dans ce dossier se croisent les influences des époux (Armagnac, Cornouailles, Aragon, Foix), des souverains – tant anglais que français –, des affins de Catalogne. Les empreintes originales ont été recherchées afin de corriger ou compléter les sources indirectes (inventaires, dessins). Les sceaux des quatre sœurs diffèrent largement, démontrant qu'elles ne se sont pas influencées mutuellement : Constance et Marguerite optent pour des figures en pied dans des sceaux en navette (dits « en mandorles » par l'auteur) tandis que Mathe et Guillaume préfèrent des sceaux ronds héraldiques ; Constance a toutefois peut-être eu l'usage d'un tel sceau lors de son deuxième veuvage. L'auteur montre les origines anglaises du premier sceau de Constance, mariée un temps au fils du comte de Cornouailles, le goût catalan du sceau héraldique de Guillaume, la parenté de gravure du sceau de Mathe avec celui de sa cousine la comtesse de Rodez. Les jeux emblématiques ne sont pas oubliés : Constance et Marguerite n'hésitent pas à donner la primauté aux armes paternelles sur leurs sceaux en pied, tandis que, sur son sceau héraldique, Guillaume encadre le *palé* d'Aragon de son mari des emblèmes paternels du Béarn (*vache*), de Moncade (*besants*) et de Castelvielh (*châteaux*). Mathe offre une image classique de sceau à l'écu parti valorisant l'époux. Les légendes ne sont pas oubliées dans cette étude : les titulatures soutiennent, en complément de l'héraldique, les prétentions de ces sœurs à une succession que les souverains anglais et français surveillent de loin. Cette étude fouillée montre avec clarté l'horizon très large des influences qui ont présidé à la conception des sceaux des quatre sœurs de Moncade. Dans un second article, Adeline Vaysset s'éloigne du Midi pour s'intéresser à la comtesse d'Auvergne, Alix de Brabant, mariée vers 1224 à Guillaume X. L'auteur nous dirige vers cette ancienne dépendance d'Aquitaine pour s'attacher au sceau équestre de la comtesse Alix, et plus largement des dames de sa parenté d'Auvergne et de Brabant. Comparant ce sceau comtal – conservé avec son sceau secret malgré un veuvage et un remariage – avec ceux des beaux-parents de la

## CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

sigillante, Pernelle de Chambon et Gui II, et ceux de sa parenté de Brabant, on constate que la matrice n'était pas une production auvergnate : Alix s'est adressée à un atelier brabançon. Ses sceaux sont mis en perspective dans le contexte auvergnat : l'équestre de chasse y est particulièrement apprécié des dames, qu'elles soient ou non apparentées. L'étude élargit le point de vue vers les usages brabançons et hollandais, au gré des parentés de sang ou – plus souvent – d'alliance, sans oublier de mentionner l'origine flamande du type équestre. Pour finir, l'auteur nuance le caractère princier des sceaux cynégétiques et leur rôle dans l'exercice du pouvoir par des femmes régentes ou héritières. Elle s'appuie pour cela sur l'exemple du sceau en pied de Marguerite de Bourgogne et sur les sceaux équestres de certaines dames auvergnates dépourvues de régence ou d'héritage notable.

L'article de Marine Perez (Université Toulouse-Jean Jaurès) aborde également la question du modèle pour les sceaux féminins. Elle concentre son analyse sur Marie de Brabant († 1321), deuxième épouse du roi Philippe III le Hardi, et ses deux filles Marguerite († 1317), mariée à Edouard III d'Angleterre, et Blanche († 1306), unie au duc d'Autriche Rodolphe III. Ce travail démontre l'influence déterminante des familles royales dans le style des sceaux des reines consortes. En se mariant au roi, qu'il soit de France ou d'Angleterre, la femme épouse les usages sigillaires de son royaume. Le sceau de Marie de Brabant se place ainsi dans la tradition capétienne des sceaux réginaux, tandis que celui de Marguerite de France adopte les codes iconographiques des sceaux des reines anglaises. Les deux reines, mère comme fille, n'hésitent cependant pas à rappeler leurs origines par le biais, sinon de la légende, du moins des armoiries. Marie fait graver un sceau parti de France et de Brabant. Quant à Marguerite, jeune reine d'un roi de près de quarante ans son aîné, elle parvient à affirmer ses origines non seulement paternelles mais aussi maternelles sur le grand sceau : sa figure est flanquée d'écus de France et de Brabant. La robe armoriée de trois léopards est peut-être un peu rapidement évoquée : la position centrale et haut placée des armes du Plantagenêt par rapport aux lys capétiens et au lion brabançon produit un jeu héraldique plus équilibré qu'il n'y paraît. Enfin l'auteur expose avec pertinence l'origine anglaise du décor végétal du grand sceau et du contre-sceau de la reine. Avec Blanche, dont seul un dessin du sceau nous est parvenu, on assiste à un processus totalement inverse : la nouvelle duchesse introduit en Autriche le style capétien, signe d'une union hypogamique pour une princesse du lys. Les dessins sont toujours délicats à manier mais l'absence de colonnes ou tours pour soutenir le dais architectural n'est sans doute pas une erreur du dessinateur moderne qui nous a légué l'unique témoignage de ce sceau : d'autres exemples contemporains du sceau de Blanche sont connus en France. Cet article a le grand mérite de se concentrer sur des reines et princesses qui demeurent discrètes dans l'historiographie mais dont les sceaux, mis en perspectives, sont riches d'enseignements. Les cas de Marie et ses filles illustrent la diversité de conception qui pouvait exister entre les sceaux de femmes pourtant très proches. Entourage familial, rangs des époux, conscience lignagère des dames, tradition de la terre d'origine ou d'accueil : l'auteur montre qu'une contextualisation minutieuse permet d'éviter les interprétations hâtives, voire erronées, liées à une extrapolation des images.

Jean-Luc Chassel (Université Paris-Nanterre) achève cet ouvrage riche et dense par une présentation de l'emblématique de Mahaut d'Artois, personnage bien connu grâce à des archives étoffées. Dans la droite ligne de travaux antérieurs, l'auteur aborde son sujet sous l'angle de l'onomastique, de l'héraldique, des sceaux et des effigies – notamment mortuaires – afin de livrer une analyse finale sur le poids du lignage et du Salut dans les préoccupations de la comtesse. L'article offre dans un premier temps une rapide

présentation de la vie de la sigillante dont le réseau lignager est minutieusement restitué, de même que son caractère, dans la limite qu'autorisent les sources. Mahaut d'Artois, mariée à Othon IV de Bourgogne en 1285, dispose d'un grand sceau et d'un sceau secret dès son union. Rapprochant son style de celui de Jeanne de Châtillon, l'auteur en attribue la paternité à un atelier parisien, tandis que le second jeu de matrices que la comtesse fait graver lorsqu'elle hérite de son père en 1302 est dû à un artisan d'Arras. Le programme héraldique et les titulatures de ces sceaux et contre-sceaux sont étudiés en parallèle avec ceux des grand sceau équestre et contre-sceau commandés en même temps pour son époux. Si les premiers sceaux que le couple avait utilisés antérieurement valorisaient la comté de Bourgogne, les nouvelles matrices traduisent le rééquilibrage qui se produit au sein du couple, à une période où la comté du mari s'affaiblit tandis que l'Artois de l'épouse est une augmentation notoire de la fortune autant financière que politique du couple. L'auteur n'oublie pas les petits sceaux successifs – confiés à un membre de son entourage – ni le signet qu'elle garde sur elle. Grâce à des archives comptables bien conservées, l'article fourmille d'informations pratiques (matériaux et prix des matrices, délais de fabrication, mode de conservation) qui concourent à préciser la part d'implication personnelle de la sigillante dans les commandes ou les scellements, ou au contraire la délégation de certaines opérations à des administrateurs et conseillers. La présentation des effigies perdues de Mahaut d'Artois souligne l'importance actuelle des sceaux, les seuls portraits contemporains de cette aristocrate qui nous soient parvenus. L'implication de la comtesse dans le choix des lieux de sépulture et la commande ou l'ornementation des tombeaux des membres de son lignage montrent son souci d'œuvrer pour le Salut des siens mais aussi de souligner son appartenance capétienne, sa dévotion à la Vierge et son attachement à la figure de Saint Louis, son grand-oncle qu'elle n'a jamais connu. L'auteur déplore enfin l'absence de recensement des objets marqués du lis capétien ainsi que des dépenses mortuaires des grands lignages contemporains de Mahaut d'Artois, situation qui ne permettent pas de juger de la normalité ou de l'extravagance des dépenses cette grand aristocrate.

### Sommaire

- Les élites princières au prisme des sceaux (*Laurent Macé*)

#### **I. Lignages comtaux en mutation : ancrages, transmissions, innovations**

- Le double scellement d'une charte de fondation par le comte Henri de Monte Sant' Angelo (1098) : discours sigillaires et concurrence politique (*Guilhem Dorandeu-Bureau*)

- Enraciner son pouvoir. Le Comte d'Albon en son palais de Vienne – fin XII<sup>e</sup> siècle (*Yoann Solirenne*)

- Marquer la ville de son empreinte. Raimond VII, comte de Toulouse et *seigneur de Marseille*, 1236-1243 (*Laurent Macé*)

- Se définir dans la cire. Les sœurs Moncade : Constance, Marguerite, Mathe et Guillelme – XIII<sup>e</sup>-XIV<sup>e</sup> siècle (*Adeline Vaysset*)

#### **II. Des Brabançons et des Capétiens : modèles, influences, transferts**

- Tableau de chasse au féminin. L'art de la parade selon Alix de Brabant, comtesse d'Auvergne – XIII<sup>e</sup> siècle (*Adeline Vaysset*)

- Humbert I<sup>er</sup> (1282-1307) face au modèle sigillaire capétien (*Yoann Solirenne*)

- Sortir du modèle capétien ? La reine de France Marie de Brabant et ses deux filles, 1278-1321 (*Marine Perez*)

- L'emblématique de Mahaut d'Artois, † 1329 (*Jean-Luc Chassel*)